

Le voyage intérieur

JOËL VERNET NOUS OFFRE QUELQUES PAGES DU LIVRE DE SA VIE. SON RÉCIT N'ÉLUDE NI LA QUÊTE INTÉRIEURE NI LA SOIF DE LUMIÈRE QUI N'ONT JAMAIS CESSÉ D'ÊTRE.

Dès son premier livre en 1988, intitulé *Lettre de Gao*, Joël Vernet s'est engagé sur la voie d'une recherche toute singulière et personnelle. Si le voyage représente cet élan qui porte à la découverte, il peut aussi bien prendre une tout autre direction. Joël Vernet se sera également tourné vers l'écriture de sa vie intérieure. *La Nuit n'éteint jamais nos songes* rassemble ainsi les feuillets d'une vie devenue livre. Le lecteur ne trouvera là aucune leçon de vérité, mais l'intuition d'un homme qui depuis l'enfance traverse « *les nuits une torche à la main* ». L'auteur évoque l'éveil de sa sensibilité à la nature, son enfance passée à la campagne, qui fut marquée par la mort de son père. L'événement fut une sidération, un « *désastre* ». Le jeune garçon en perdra les mots, nous est-il raconté. Sans perdre de vue son existence quotidienne, l'écrivain nous la décrit comme éloignée de tout, se déroulant dans un village retiré, où du jardin de sa maison il contemple un superbe tilleul, qui lui rappelle le visage de son père. Le fil conducteur, c'est bien « *cette vie immobile* » présente à celui qui n'aime rien tant que contempler le tremblement même des choses.

Aussi, cette lettre écrite avec une extrême douceur, nous parvient-elle dénuée de toute fioriture. Joël Vernet a le sens de la formulation fulgurante. Ses phrases n'ont rien de l'artifice, mais suivent l'élan du cœur. Et ce cœur qui s'ouvre à nous, ressemble à celui d'une rose dont les pétales sont « *offerts aux quatre vents* ». Ce cœur encore est une fenêtre, par laquelle la lumière entre à profusion. L'image qui illustre ici le travail opéré par le regard, est forte. Car, le temps est à l'œuvre dans la chambre intérieure qui constitue l'atelier secret du poète. Depuis l'enfance, celle-ci n'a cessé de recevoir l'éblouissement de la lumière comme un émerveillement inaltérable : « *chaque jour la fenêtre me raconte cette évidence, permettant à la lumière d'entrer* ». C'est sa conscience du temps que l'écrivain est amené à interroger : « *Quand donc viendra me prendre la foudre ou l'éclair ?* » Cette évocation à peine voilée de la mort ne met pas fin à l'attention

accordée aux « *Vivants* ». Ainsi, la nature est-elle l'objet d'une écoute de tous les instants : « *Le vent fait jouer ses flûtes devant mes fenêtres. À d'autres instants, il hurle comme un loup affamé dans la forêt. (...) Cette musique m'aide largement à glisser d'un jour à l'autre. Le silence est ici l'unique chef d'orchestre. Les mots sont mon instrument* ». L'auteur parle tout autant au lecteur qu'à lui-même : tout est sujet à transfiguration. Il s'agit alors de dévoiler « *le Réel* ». Se risquer à écrire revient à trouver l'apaisement. Mots et paroles sont agissants : « *Parler, c'est comme prendre par l'épaule, épauler. Je ne peux écrire qu'en toute clarté, émerveillé par la lumière du soleil à travers les fenêtres. Surgit alors une parole si pure qu'elle ne laisse presque pas de trace dans le soir, comme une rayure sur la vitre que l'on ne voit qu'en nous penchant de telle ou telle façon* ».

Le dénuement ici mis en lumière, rappelle la pauvreté de l'ordinaire tout autant que la violente beauté de toute chose. La vie et la mort se conjuguent alors, pour former ce que le poète nomme d'un oxymore, notre « *nuit lumineuse* ». Et ajoute-t-il, il aimerait « *retrouver la langue simple* ». « *La Langue de la lumière et de la foudre qui n'est que langue d'amour. Je suis à la poursuite de cette langue m'échappant toujours* ». De même, tout illusoire que soit l'exploration, le voyage se poursuivra. Le livre d'une vie n'empêchera pas le manque, l'absence, ou le silence. Quand il faudra repartir, l'écrivain saura où déposer les clés de sa maison.

Emmanuelle Rodrigues

La Nuit n'éteint jamais nos songes,
de Joël Vernet

Lettres vives, 72 pages, 15 €

BERMUDES de Claire Legendre

Grasset, 272 pages, 20 €

Ce sera autour du Triangle des Bermudes, une sorte de résilience médiatisée par autrui, une échelle de Richter du chagrin. » Voici un aperçu du nouveau roman de Claire Legendre, lequel s'inscrit dans le sillage d'une écrivaine fictive à la disparition énigmatique : Nicole Franzl, dite Franza, dont le parcours s'est perdu quelque part dans le Saint-Laurent alors qu'elle avait à peine atteint la quarantaine. La narratrice est obsédée par cette figure mystérieuse à laquelle elle s'identifie. Après une rupture douloureuse, cette dernière déménage de Prague à Montréal, où l'attend une bourse lui permettant de mener à bien ses recherches. De l'autre côté de l'océan, la solitude, les doutes et les hantises l'assaillent. Entre son éditeur, qu'elle retrouve régulièrement au comptoir, l'homme politique avec lequel Franza a entretenu une liaison malheureuse et qui se révèle être un pervers narcissique, et le célèbre Zacharie Robinson, un musicien nomade dont elle tombe amoureuse, la narratrice s'enfoncé un peu plus chaque jour dans sa quête dangereuse. En effet, le deuil de sa relation passée (« *L'amour mort est une source intarissable de livres à écrire* ») est lent, ses tâtonnements amoureux se révèlent déchirants, et son enquête s'enlise.

Le récit, qui ne se départ jamais d'une lucidité froide (notamment sur le statut social d'une femme de 40 ans sans volonté aucune de former une famille), ce qui en constitue toute sa richesse, se conclut par un voyage aux allures initiatiques vers le Labrador, sur les pas de Franza, à la rencontre de paysages désertiques, d'insulaires mutiques et d'un fantôme à jamais disparu. Peu à peu, la narration se dépouille. Seuls demeurent le silence, le vide et la contemplation (« *Je me demande si on peut vivre en regardant les autres* »). Cette errance géographique et sentimentale que nous dépeint Claire Legendre fait partie d'une trilogie qui comprend un long-métrage documentaire et une création scénique.

Camille Cloarec